

Vertige de la fuite
Conférence sur *Les Frères Rico* à Paris, lundi 22 octobre 2018

Introduction

Messieurs Perilleux et Job m'ont suggéré aimablement de traiter du thème de l'**absence** chez Simenon, puisqu'il s'agit du thème d'*Une longue patience*, le roman de **Gaëlle Josse** primé ce soir. Malheureusement, sauf erreur de ma part, le thème de l'absence est... absent chez Simenon. C'est le thème de la **fuite** qui domine chez Simenon. La fuite n'est pourtant pas valorisée : soit elle se termine mal, soit le fuyard rentre au bercail.

Exemple de **fuites qui se terminent par un retour** :

- *La Fuite de M. Monde* (1945) qui est un roman idéal-typique de toute l'œuvre : le jour de ses 48 ans, Norbert Monde quitte femme et son entreprise, pour une nouvelle vie, à Marseille, puis à Nice, où il travaille dans un dancing. Il finit par rentrer chez lui et retrouver ses habitudes, mais avec une richesse intérieure accrue.
- *Le Train* (1961), roman de l'exode face à l'armée allemande, qui est aussi, pour le héros, **Marcel Feron**, le récit d'une fuite de son quotidien au profit d'une brève et brûlante histoire d'amour **Anna Kupfer**, une aventurière. Là aussi, le héros rentrera au bercail (contrairement au film de Granier Deferre).

Fuites qui se passent mal :

- *Pedigree* (1948) : en parallèle de l'histoire de Roger Mamelin, il y a celle de **Félix Marette**, qui fuit Liège après avoir fait un attentat et s'installe non sans mal en France. On ne sait quel aurait été son sort si, comme il l'avait prévu, Simenon avait continué son roman.
- *Lettre à mon juge* (1947) : le docteur Charles Alavoine abandonne une épouse et une mère castratrice et le confort de la vie de province pour partir à Paris avec une jeune maîtresse. Trop jaloux, il finira par étrangler celle-ci puis s'empoisonnera en prison.
- *Un nouveau dans la ville* (1950) : **Justin Ward** a fui son passé mais il n'est pas du tout accepté dans la ville du nord des États-Unis où il s'installe. Il finit assassiné.

Mélange des deux cas de figure :

- *La Disparition d'Odile* (1971) : la jeune **Odile Pointet** fuit Lausanne et une famille étouffante pour Paris, où elle fait une tentative de suicide. Après celle-ci, elle retrouve son frère, **Bob**, parti à sa recherche et rentre à la maison, mais ce sera pour repartir à Paris ensuite.

Fuites partielles (qui n'occupent qu'une partie du roman) :

- *Le Chat* (1967), dont l'un des personnages, **Émile Bouin**, l'homme, quitte un moment le foyer, mais pour revenir, tant le conflit avec sa femme, **Marguerite Doise** lui est devenu nécessaire.
- *Le Bourgmestre de Furnes* (1939) avec les escapades à Ostende de **Joris Terlinck**. Il finit par y renoncer. Une fois sa triste épouse morte, au lieu de s'installer à Ostende, il épouse sa belle-sœur.
- *Oncle Charles s'est enfermé* (1942) : il ne s'agit pas toujours de fuir bien loin : **Charles Dupeux** fuit dans le grenier de sa maison dans la première partie du roman.

Souvent les fuites sont plus sociales que spatiales :

- *Les Inconnus dans la maison* (1940), avec le personnage d'**Hector Loursat**, avocat qui vit reclus et qui s'adonne à la boisson et ne plaide plus.

- *Quartier nègre* (1935) : la descente sociale lente du colon **Joseph Dupuche**, à Panama, un employé qui fuit la société occidentale pour vivre dans le « quartier nègre », abandonnant sa femme **Germaine**, au profit de la « négresse » **Véronique**, devient manœuvre puis vagabond alcoolique à la « chicha ». Il meurt d'une hépatite.
- *Maigret et le clochard* (1963) met en scène un médecin qui s'est réfugié dans la cloche. Cela rappelle *Le Charretier de « La Providence »* (1931) car **Darchambaux**, le charretier en question, qui vit avec ses chevaux dans la cave d'une péniche, est aussi un ancien médecin.

Là où **Gaëlle Josse** reste avec Pénélope qui attend, Simenon suit presque toujours Ulysse : il aurait raconté le roman de **Louis** en mer plutôt que d'**Anne** dans sa petite maison. On suit M. Monde, on ne sait ce que fait son épouse en l'attendant.

Il y a cependant des romans de la fuite qui ne sont pas centrés sur le fuyard.

- Ainsi, *Oncle Charles s'est enfermé* (1942), la partie consacrée à l'enferment au grenier de Charles est focalisée sur la famille (quand il en sortira, on suivra Charles), mais il s'agit de la description d'une agitation et non d'une attente.
- Ainsi *La Disparition d'Odile* (1971) est au début focalisé sur son frère **Bob**. Mais il ne l'attend pas : il part à sa recherche.
- *Les Frères Rico*, mon Simenon préféré, dont je vais vous parler plus amplement met en scène le frère aîné, **Eddie**, qui part à la recherche du fils cadet, **Tony**, qui a disparu.

Les Frères Rico : résumé

Eddie Rico, au départ du récit, à l'instar de nombreux personnages de Simenon, se présente comme un homme tranquille, presque sans histoire – ou feignant d'être tel. Il a quitté Brooklyn et s'est installé en Floride dans une maison cossue. Propriétaire d'un commerce de gros de fruits et de conserves, il est toujours bien habillé, aime la quiétude et vit avec sobriété : fait rare chez Simenon, Eddie ne boit pas d'alcool et il refuse de se rendre dans une « petite boîte en sous-sol [...] où les femmes dansent à poil ». Il est marié (avec **Alice**) et est père de trois filles, **Christine**, **Amélia** et **Lilian** (dite **Babe**). Son casier judiciaire est vierge : la police n'a jamais relevé ses empreintes digitales. Pourtant, Eddie appartient à une importante organisation criminelle. Mais cette face cachée de sa vie sociale n'entame en rien sa tranquillité d'esprit : c'est presque comme un fonctionnaire, en bonne entente avec le shérif, qu'il raquette les détenteurs de machines à sous de la région. Sa philosophie consiste à obéir à l'organisation en se contentant de sa place, sans rêver de monter en grade brutalement. L'organisation lui a donné une forme de « règle » : loin d'être du côté du crime, elle est, aux yeux d'Eddie, du côté de la Loi – une loi à laquelle il obéit scrupuleusement, ce qui lui a toujours réussi. « À l'école, il avait été bon élève. » Il l'est également au sein de l'organisation.

Ses deux frères, **Gino** et **Tony**, ne peuvent en dire autant. Ils sont peu scolarisés et ont pris dans l'organisation de beaucoup plus grands risques : Gino y opère comme tueur et Tony sert de chauffeur durant les mauvais coups.

Trois événements concomitants brisent, le même jour, la tranquillité chère au cœur d'Eddie : il est convoqué par deux de ses supérieurs dans l'organisation (**Boston Phil**, dont il se méfie, et **Sid Kubik**), il reçoit une lettre de sa mère et il rencontre dans la rue son frère Gino, qui ne devait normalement pas du tout se trouver dans les parages. Grâce à sa mère, à son frère et à sa connaissance des « affaires » via la presse, il parvient à comprendre de quoi il est question avant même de se rendre à son rendez-vous avec ses supérieurs. Ses frères ont participé plusieurs mois plus tôt, chacun dans son rôle habituel, à un double meurtre, qui auraient dû, comme d'habitude, être classé sans suite par la police. Mais Tony, le plus jeune frère, est tombé amoureux de **Nora**, une jeune « bourgeoise », qu'il a épousée, et qui, paraît-il, est

enceinte de ses œuvres. Or, le frère de Nora a parlé à la police. Quant à Tony et à sa Dulcinée, ils ont disparu – ce qui signifie probablement que le plus jeune des frères Rico, transfiguré par l’amour, a décidé de quitter le monde du crime : il « s’est rangé ».

Sid Kubic, le supérieur d’Eddie, qui a été sauvé jadis par la mère de ce dernier, lui donne pour mission de retrouver son frère avant le FBI et de l’encourager à partir au loin, par exemple en Sicile, où les Rico ont encore de la famille. L’essentiel, insiste Sid, est que Tony ne parle pas. Grâce à des informations qu’il obtient du père de Nora et de sa propre mère, mais aussi grâce à des souvenirs de famille, Eddie retrouve la trace du disparu – on comprend que nul autre que lui dans l’organisation n’aurait pu procéder à la même enquête.

La confrontation entre les deux frères est très douloureuse : Tony accuse Eddie de l’avoir vendu à l’organisation, dont les hommes ne vont pas tarder à l’assassiner. Eddie répète les propos de Sid Kubic, qui lui a seulement demandé de mettre son frère cadet à l’abri de la police, au loin, en Sicile. Mais Tony n’est pas dupe et il ne veut pas croire que son frère l’ait été : « **Il n’est pas impossible qu’ils t’aient chargé de la proposition que tu m’as faite [...]. Seulement, tu savais fort bien que ce n’était pas ça qu’ils voulaient. Tu as compris, depuis le début, qu’ils n’ont pas envie de me voir passer la frontière.** »

Quand il regagne l’hôtel où il est descendu, Eddie est attendu par un certain **Mike**, qui appartient à l’organisation. Et qui, après plusieurs heures d’attente douloureuse, l’oblige à téléphoner à Tony pour lui dire que les tueurs sont là, en effet, autour de la ferme où il se cachait. S’il ne sort pas seul et sans arme, s’il ne se précipite pas vers ses assassins, sa femme et ses amis vont être également massacrés. Tony s’exécute. La dernière scène voit Eddie rentrer chez lui et regagner son foyer tranquille. Elle se clôt sur cette phrase : « **Il avait tant, tant travaillé, depuis la boutique de Brooklyn, pour en arriver là.** »

Coupable ?

Aux yeux de Tony, Eddie savait pertinemment qu’il était suivi et que, en retrouvant la trace de son frère, il le livrait *ipso facto* aux tueurs partis à ses trousses. Tony dispose de solides arguments pour justifier ses accusations : son frère, qui n’est pas naïf, connaît les mœurs de l’organisation et il s’est toujours montré très docile vis-à-vis de ses supérieurs.

Qu’en est-il de cette culpabilité ? Simenon laisse planer le doute sur cette question et c’est l’une des forces du roman. J’ai analysé la réception de l’œuvre pour m’apercevoir que trois points de vue se rencontrent :

- Eddie a été manipulé par Sid Kubic et qu’il est de bonne foi.
- Eddie sait de plus en plus qu’il va livrer son frère aux tueurs
- Un critique de l’époque écrit qu’Eddie est « sourdement conscient de la portée de son geste ».

Il me semble que c’est cette 3^e piste la plus féconde : Tony sait qu’il livre son frère, mais ne le sait qu’inconsciemment, au sens freudien du terme : il a refoulé cette information. Et l’on sait que Simenon s’est intéressé de près à la psychanalyse de Freud et à Young.

Le narrateur nous livre les pensées d’Eddie, mais n’aborde cette question qu’après la rencontre. Pendant la traque, elle ne se pose pas ! Ce n’est que lorsque l’aîné des frères Rico se trouve enfermé dans sa chambre d’hôtel face au terrible Mike que la question est abordée de front :

On s’était servi de lui pour retrouver Tony. Il ne s’était jamais fait d’illusion, avait cherché son frère du mieux qu’il pouvait, avait joué le jeu. Au fond, il avait toujours su que Tony n’accepterait pas de s’en aller et que, d’ailleurs, on ne le laisserait pas partir. Gino, lui aussi, l’avait compris. Et Gino avait franchi la frontière. C’est encore ce qui étonnait le plus Eddie, lui donnait un sentiment de culpabilité.

A priori, le narrateur donne ici raison aux pires soupçons de Tony. Toutefois, son propos est plus nuancé qu'il y paraît à première vue. Notons, d'abord, que, même à ce moment-là, alors que l'assassinat est imminent, Eddie ne réalise pas tout à fait l'ampleur de sa propre trahison : sa culpabilité n'est pas pleine : elle se détourne de Tony pour se diriger vers Gino. Ensuite et surtout, deux petits mots permettent à Simenon de nuancer le propos et d'ouvrir une brèche dans les certitudes du lecteur : « **Au fond** ». Que signifie ici cette expression ? Il me semble qu'elle indique qu'Eddie *savait sans savoir qu'il savait*, c'est-à-dire qu'il savait *inconsciemment*, au sens où cet adverbe renvoie à l'inconscient freudien.

Cette lecture psychanalytique du roman. Peu avant de retrouver son frère, Eddie fait en effet un rêve révélateur, que Simenon prend le temps de raconter en détail. Dans ce rêve, Tony est mort, mais ne lui en veut pas. Et le père d'Eddie est présent aussi, et ne lui reproche rien. Par contre sa mère l'accuse d'avoir tué son frère.

Au réveil, l'aîné des frères Rico se sent mal, mais il ne cherche pas à tirer d'enseignement de son cauchemar. Il essaie plutôt de se changer les idées.

Son inconscient est donc mieux au courant que sa conscience du vrai sens de sa mission : c'est un assassinat. Mais l'élaboration secondaire du rêve lui a permis, tout en assumant sa culpabilité, de se dégager partiellement de celle-ci : les deux personnes les plus importantes à ses yeux, c'est-à-dire son père et sa victime, ne l'accablent nullement, et semblent même l'approuver. Et lorsqu'il affrontera Tony dans la réalité, il se souviendra de son rêve et aura le sentiment d'avoir déjà vécu la scène sans pour autant se sentir atrocement coupable.

Pistes d'analyse

- Analyse biographique et psychanalytique : lien avec la vie de Simenon, dont le frère, Christian collaborateur, a été tué à la légion étrangère en 1947 et sa mère l'a tenu pour responsable de sa mort, car c'est lui qui lui avait donné le conseil de partir à la légion. Et l'on sait que Georges, comme Eddie, aimait son père, qu'il a perdu trop tôt. Mais cette analyse biographique, si elle est fascinante, est assez réductrice.
- Je préfère en rester dans le cadre du roman et de psychanalyser les personnages que l'écrivain. Dans un article, j'ai tenté une analyse psycho-philosophique basée sur les cercles d'appartenance de Hume selon Deleuze, pour montrer que la solution qu'Eddie avait construit pour trouver un équilibre entre ses différentes appartenances, qui sont contradictoires (italienne, brooklynienne, maffieuse, familiale) en s'y intégrant mais avec distance et entre l'héritage de sa mère (du côté de l'organisation puisqu'elle sauve Kubik plutôt que de se précipiter vers son mari assassiné) et de son père (modèle de tranquillité, d'honnêteté et d'ordre) était extrêmement fragile et était rompu par la fuite de Tony. Sa conduite inconsciente consiste, dans ce contexte, à essayer de rétablir cet équilibre, au prix de la tête de son petit frère. Très subtilement, le roman montre que cet équilibre était de toute façon miné : le personnage de Babe, la petite qui ne parle pas, peut-être une autiste, montre que la problématique retombe sur la génération suivante et que la solution de l'enfant, en refusant de parler, consiste à sortir de ces multiples filiations douloureuses et contradictoires.

Conclusions

Roman de la fuite centré non sur celui qui part, *Les Frères Rico* n'est pas un roman de l'attente, mais de la recherche du fuyard. Comme dans nombre d'autres romans rapidement évoqués, la fuite est punie et même très sévèrement, pour Tony, qui est assassiné, et pour Eddie, dont l'équilibre est brisé. Eddie cherche à la fin à retrouver sa tranquillité : il ne va pas fuir à son tour.

Il en ressort, étrangement, paradoxalement, que ce grand voyageur qu'était Simenon, cet exilé, qui a quitté la Belgique pour Paris, puis Paris pour la Province, puis la France pour les États-Unis puis les États-Unis pour la France puis la France pour la Suisse, a l'air de plaider contre le changement, contre le changement de pays, de classe sociale, de milieu. Je ne suis pas le premier à émettre ce diagnostic : le sociologue Bernard Lahire décrit la loi de la plupart des romans de notre auteur : « La morale, terrible de fatalisme, des histoires semble être qu'on paye toujours très cher (on tue ou on est tué, on vit un mal-être, une souffrance ou une crise permanente) le fait de sortir de la condition sociale dans laquelle on a bâti la grande partie de ses repères, de ses manières de voir, de sentir et d'agir¹. »

¹ Bernard LAHIRE, « La sociologie implicite de Georges Simenon », dans *Traces*, n°14, *Simenon et son siècle*, Liège, 2003 p. 135.